

## UNE VOIX S'EST TUE



Eva Golgevit nous a quittés le 8 mai 2017 dans sa 105<sup>e</sup> année. Lire page 5.

## LES PREMIERS PAS DE TRUMP À L'ÉTRANGER LES ÉTATS-UNIS TOUJOURS PLUS AGRESSIFS

Comme toujours lorsqu'il faut analyser les faits et gestes de Donald Trump, les mêmes sentiments surgissent : stupeur, inquiétude, consternation et incrédulité. Il n'en va pas autrement, après son premier voyage international. En un peu plus d'une semaine, le président des États-Unis a réaligné la politique étrangère de son pays sur l'Arabie Saoudite, déclaré une nouvelle guerre froide avec l'Iran, obtenu des Européens, non sans leur avoir fait la leçon, qu'ils augmentent leurs dépenses militaires et, aussitôt revenu au pays, annoncé le retrait des États-Unis de l'Accord de Paris sur le changement climatique.

■ ■ ■ Suite en p.3  
l'article de  
**CHRISTOPHE  
DEROUBAIX**



**BERNARD FREDERICK**

## LA DÉMOCRATIE EN DANGER

*Editorial*

La démocratie est en danger. Un Français sur deux n'a pas voté au premier tour des élections législatives, le 11 juin. Plus de 50 % d'abstention. Du jamais vu. La présidentialisation du système politique français fait des ravages. La représentation nationale n'apparaît plus pour ce qu'elle devrait être mais comme une chambre d'enregistrement : un cabinet.

Ils s'étaient tous grisés de la victoire d'Emmanuel Macron à l'élection présidentielle. Tous : les médias français et leurs homologues étrangers ; une partie de la droite et des opportunistes à gauche. Emmanuel Macron, dans ses royales habits achève l'œuvre pernicieuse de la Ve République : écarter le peuple de tout contrôle sur le pouvoir. Il va gouverner la France avec 15,39 % des 47 571 319 électeurs inscrits. 7 323 102 voix ! Oui, la démocratie est en danger !

*La France en marche* affirme présenter des candidats qui vont renouveler totalement le sang de la représentation populaire. Avec Lemaire, Bayrou et même Philippe, le Premier ministre, c'est une plaisanterie ! On nous dit

que la « société civile » va faire, grâce à l'ancien banquier, son entrée au Palais Bourbon. Ces gens, vous savez, qui ne sont ni de gauche, ni de droite. Seulement, ce n'est pas parce que l'on n'a jamais été élu que l'on n'a pas d'opinion politique et quand on voit le profil des prétendants de *La France en marche*, on imagine ce que sont ces opinions : 75% de cadres supérieurs ; avec les chefs d'entreprise, on atteint 90%. C'est pire que le profil sociologique des députés sortants. Et pas un seul ouvrier avec ça ! Un chômeur, trois infirmières, un fonctionnaire... Difficile d'y voir le reflet du pays réel.

Emmanuel Macron veut un Parlement à sa botte. Une chambre bleu horizon. Un parterre de godillots. Face à cela, la droite fait profil bas en attendant de se déchirer, se sentant un peu jalouse du programme libéral du président (lire p.4 l'article de Jacques Lewkowicz) ; le PS, dont une bonne part des cadres et des militants sont passés à *La France en marche*, attend lui aussi l'heure des comptes et des mécomptes. Avec à peine 10 % des suffrages exprimés (moins de 4 % des inscrits), le parti

de Mitterrand est dans les limbes, ses principaux dirigeants au tapis.

Le succès de Jean-Luc Mélenchon apparaissait, au soir du premier tour de la présidentielle, comme prometteur. Une dynamique était là, joyeuse, convaincue et convaincante. Las, Jean-Luc Mélenchon a non seulement éconduit ses partenaires notamment les communistes mais présente contre eux, y compris contre des députés sortants, ses propres candidats. Le résultat est dramatique.

Pour *La France insoumise*, d'abord, qui avec ses 2 497 663 voix n'obtient que 5,25 % des inscrits et 11,02 % des exprimés. Jean-Luc Mélenchon perd près de 4 millions de voix ! Y compris celles des communistes qu'il a contribué à marginaliser.

Combien d'années faudra-t-il pour reconstruire une gauche qui en soit une ? Une gauche débarrassée du sectarisme, son ennemi de toujours, dont on voit ce matin les ravages. A coup sûr, ce sera long.

Ici, on le sait, nous avons traversé de telles tempêtes que rien ne nous décourage. Nous sommes prêts. ■ 12 juin 2017

## VIE DES ASSOCIATIONS

## Nous y étions

**L**ivry-Gargan, 30 avril, Journée nationale d'hommage aux victimes et aux héros de la déportation :

Claudie Bassi-Lederman exprime, au nom de l'UJRE, sa reconnaissance à la FNDIRP de Livry-Gargan, soutenue par les anciens des « foyers » et par la municipalité, pour avoir permis qu'une plaque commémorative soit apposée sur « La maison\* » de Livry-Gargan. Ouverte en 1947, elle sera l'une des neuf fondées par l'UJRE qui accueilleront 750 enfants de déportés et de fusillés juifs. Ils y reçurent une éducation juive, laïque et progressiste et furent encadrés par d'anciens résistants et/ou déportés dont l'objectif était de permettre à ces jeunes de se reconstruire.

Cette pose de plaque se situant dans l'entre-deux tours des présidentielles, Pascal Popelin, député-maire, nous rappela « qu'en 1933 (...) Adolf Hitler était parvenu au pouvoir de façon totalement démocratique », et souligna que « toute ressemblance ou similitude avec des faits susceptibles



d'exister dimanche prochain en France, n'avait rien de fortuit » dans son propos...

Le rôle des organisations juives de la Résistance dans le sauvetage des enfants et, particulièrement celui de la section juive de la M.O.I. fut aussi rappelé par notre présidente-déléguée qui cita ce fameux tract « Vous n'aurez pas les enfants » signé « Des mouvements de Résistance ». Pourtant, elle déplora que le sauvetage des juifs, enfants ou adultes, ne soit toujours

**P**aris, quai de l'Hôtel de Ville, 21 mai, 8 h. Le car démarre, direction le Loiret. J'y ai rejoint Renée, nos gerbes sont prêtes, nous allons représenter l'UJRE et la MRJ-MOI aux cérémonies commémoratives [1] du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture des camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, et rendre hommage à ceux qui y furent internés. Car les 13 et 14 mai 1941, c'était l'opération dite du « billet vert » : convoqués par la police française pour un « examen de situation » des hommes juifs d'origine étrangère, ceux-ci vont de fait être arrêtés, internés par l'administration française qui, de sa propre initiative, les fournira comme main-d'œuvre bon marché à certains agriculteurs et industriels de la région, avant de les faire déporter à Auschwitz, pour « libérer la place ». C'est que se prépare déjà la rafle des 16 et 17 juillet 1942, dite du Vel' d'Hiv !

Cette cérémonie, instituée en 1946, rassemble devant les monuments [2] érigés par les anciens internés rescapés des camps, familles, amis et autorités officielles et rappelle la mémoire de ceux pour qui ces lieux

**P**aris, 27 mai. La Ville était pavoisée, en reconnaissance pour la première fois, du caractère officiel des cérémonies de cette 3<sup>e</sup> édition de la **Journée nationale de la Résistance**. Les bâtiments publics portaient haut le drapeau tricolore, symbole de notre République dont le socle repose, aussi, « sur le projet politique adopté à l'unanimité de toutes les composantes du Conseil National de la Résistance, le CNR ».

Ce CNR, dont Guy Hervy retraçait le matin, à la Mairie du 5<sup>e</sup>, la création le 27 mai 1943, aboutissement d'un « long processus d'union et d'unité mené dans l'ombre ». Reprenant la formule de Lucie Aubrac (*Le verbe résister ne se conjugue qu'au présent*) et l'intervention le 8 mai de Florence Berthout, maire du 5<sup>e</sup>, il rappela l'importance « d'être conscient des événements qui se sont déroulés (...) pour ne pas être

pas considéré comme un acte de résistance par la France. Cette cérémonie aura permis de rappeler ce qui a été et de réaffirmer qu'il nous appartient de faire en sorte que cela ne se reproduise plus. ■

\* 81 Avenue du Colonel Fabien, Livry-Gargan, ancienne propriété d'un collaborateur réquisitionnée à la Libération avec l'aide du Maire communiste de la ville pour être alors attribuée à l'UJRE, elle est aujourd'hui occupée par la Croix-Rouge.

\*\* Lire discours sur le site de l'UJRE ([ujre.monsite-orange.fr/page5](http://ujre.monsite-orange.fr/page5))

furent la dernière étape avant leur assassinat. Cette année, sous un soleil généreux, l'assistance est fournie, les orateurs nombreux [1], les jeunes du lycée agricole voisin, présents, et l'émotion est grande. Car nombre de participants y ont perdu leurs proches, et l'on n'est pas surpris d'en voir certains effleurer du doigt un nom sur une stèle, ou y poser, discrètement, selon la tradition, trois petits cailloux ...

Le thème de l'universalité sera développé par le président de l'UDA, et celui du besoin de la transmission envers la jeunesse par le directeur du Mémorial de la Shoah. Le groupe vocal de la chorale Jacinta conclura ces cérémonies par le *Zog nit keinmol* et par la Marseillaise. ■ **TA**

[1] Organisées chaque année par l'Union des Déportés d'Auschwitz, UDA, et le Mémorial de la Shoah, ces cérémonies se déroulent en partenariat avec les *Fils et Filles de Déportés Juifs de France*, le *Crif* et le *Cercil-Musée Mémorial des enfants du Vel' d'Hiv*.

[2] Pithiviers, au square Max Jacob - Beaune-la-Rolande, au monument des Déportés.

condamné à revivre les terribles drames du passé », l'importance de « co-mémorer », de « partager la mémoire ».

En résonance avec le thème 2017 du Concours national de la Résistance et de la Déportation, « La négation de l'homme dans l'univers concentrationnaire nazi », la cérémonie s'est achevée par l'inauguration de deux expositions « Lutétia, 1945. Le retour des déportés » et « Jean Moulin, une vie d'engagements » et par une lecture de poèmes.



## CARNET

**L**es président-e-s, les membres du conseil d'administration, les adhérents, les amis de l'Association Fondation Mémoire d'Auschwitz (AFMA) et de son antenne de Marseille, ont la grande tristesse d'annoncer le décès de leur président :



**JACQUES CÉLISSET**  
survenu le 1<sup>er</sup> juin 2017  
dans sa 87<sup>e</sup> année

Chevalier de la Légion d'honneur, il était membre de l'AFMA depuis sa création en 1987. Sentinelle de la mémoire, il a combattu toute sa vie contre l'oubli, pour faire connaître l'indescriptible.

L'AFMA s'associe à la peine de sa famille et de ses proches. Elle partage leur douleur et leur présente ses plus sincères condoléances.

\*

L'UJRE témoigne de sa plus vive émotion à la famille et aux proches de Jacques Céliset, ainsi qu'à ses amis de l'Association Fonds Mémoire d'Auschwitz à laquelle il a consacré ces trente dernières années. Secrétaire général, puis membre de la présidence collégiale de l'AFMA, directeur de *La lettre de l'AFMA*, organisateur de voyages d'étude à Auschwitz, Jacques aura contribué à la reconnaissance du rôle de la Gare de Bobigny dans la déportation des Juifs de France par l'occupant nazi avec la complicité active du gouvernement de Vichy [1] mais n'aura pu voir aboutir ce prodigieux travail de l'AFMA : l'inauguration, fin juin, à la gare-mémoire de Bobigny, des plaques identifiant les 78 convois partis de France. Jacques Céliset était adhérent de l'UJRE et parrain de MRJ-MOI.

[1] Lire l'entretien accordé par Jacques Céliset à la *PNM* dans son numéro d'avril 2012 n° 295.

L'après-midi, une cérémonie émouvante organisée par le Comité Parisien de la Libération au 26 de la rue du Four rendait hommage à la réunion constitutive du Conseil National de la Résistance qui s'était tenue en ces lieux sous la présidence de Jean Moulin, « au cœur de Paris occupé dans la clandestinité absolue ». Messieurs Jean-Pierre Lecocq, maire du 6<sup>e</sup>, et Guy Krivopissko, président du CPL, rappelèrent « l'actualité et le besoin de toujours porter ces valeurs fondatrices voulues alors par l'unanimité des membres du CNR ». ■

\* Guy Hervy représentait le Comité parisien de libération, CPL, regroupant 92 entités organisatrices de la JNR dont l'UJRE.

## LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif  
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*  
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*  
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*  
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication  
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef  
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,  
Jeanette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,  
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction  
Tauba Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis  
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : [lujre@orange.fr](mailto:lujre@orange.fr)

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

## PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....

## LES PREMIERS PAS DE TRUMP À L'ÉTRANGER LES ÉTATS-UNIS TOUJOURS PLUS AGRESSIFS

par CHRISTOPHE DEROUBAIX

(suite de la p. 1)

La première étape de son premier déplacement valait déjà symbole. Il ne s'agissait pas d'un voisin (Mexique ou Canada), ni d'un allié historique (Grande-Bretagne) mais de l'Arabie Saoudite. Dès lors, il ne fallait pas s'attendre à autre chose qu'à ce grand retour en arrière dans l'histoire diplomatique de la plus grande puissance mondiale. Donald Trump a fait le choix d'une réconciliation en grandes pompes avec le royaume wahhabite. Ce retour en grâce de l'un des régimes les plus obscurantistes de la planète a été célébré par la signature d'accords économiques records de 380 milliards de dollars, dont 110 pour le seul secteur de l'armement. L'alliance stratégique entre Washington et Ryad (pétrole contre protection) est renouée. Forcément au détriment de l'Iran. C'est même là tout l'enjeu. La dynastie des Séoud dispute aux mollahs de Téhéran le leadership dans la grande région. Barack Obama avait rééquilibré la politique américaine en concluant notamment un accord sur le nucléaire iranien.

Dans un discours qui fera (malheureusement) date, Donald Trump a fait de Téhéran la maison-mère du terrorisme international. Au même moment, le président « réformateur » Hassan Rohani, était réélu, illustrant une évolution positive de la société iranienne. Le président des États-Unis a claqué violemment la porte à la possibilité d'une ouverture grandissante de cette puissance régionale. La mise au ban du Qatar, suspecté d'être trop proche de Téhéran, par l'Arabie Saoudite, l'Égypte, le Bahreïn et le Yémen, vient finaliser ce nouvel échafaudage diplomatique.

Lors de la deuxième étape de son périple, Donald Trump s'est en revanche bien gardé d'actes politiques forts. En Israël et en Palestine, il a privilégié les symboles. Visite de l'église du Saint-Sépulcre, du Mur des Lamentations (une première pour un président américain) et du mémorial Yad Vashem. Donald Trump a laissé sur le livre d'or de ce dernier un commentaire que certains ont d'abord pris pour un « fake » : « C'est un grand honneur d'être ici avec tous mes amis. Tellement



incroyable – je n'oublierai jamais. » Un Benjamin Netanyahu de mauvaise humeur aurait pu très mal vivre ces mots indignes. Mais il n'avait aucune raison d'en vouloir à Donald Trump qui n'a rien dit sur aucun sujet épineux. Guère plus de sa rencontre avec le président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas.

Après une halte par le Vatican où le Pape François lui a battu froid, le président américain s'est rendu au sommet de l'Otan. Son comportement y a été grossier, du point de vue humain (bousculade du Premier ministre du Monténégro pour être en première ligne sur la photo) mais surtout politique. Lors de son discours, il a fait la leçon aux dirigeants des pays alliés qui ont finalement obtempéré en s'engageant à porter les dépenses militaires de leurs pays à 2% du PIB. Les dirigeants européens avaient à peine repris leur souffle que, quelques jours plus tard, celui-ci fut de nouveau

coupé par l'annonce du retrait des États-Unis de l'Accord de Paris.

La tournée de Trump a donné corps à son slogan de campagne : « America First ». Il ne s'agit évidemment pas d'un retrait de la scène internationale, comme l'avaient trop rapidement analysé un certain nombre d'observateurs, mais de la défense des intérêts les plus égoïstes des États-Unis au mépris de l'intérêt du monde. Les États-Unis deviennent un acteur encore plus agressif, encore plus unilatéraliste, encore plus nationaliste. En un mot : encore plus dangereux. ■

### AUTRICHE

## 15 000 NOSTALGIQUES DES NAZIS RÉUNIS À BLEIBURG

Le samedi 13 mai, la ville autrichienne de Bleiburg a été le cadre d'un rassemblement de nostalgiques des nazis. Ceux-ci, au nombre de 15 000, voulaient



rendre hommage aux fascistes exécutés à la fin de la Seconde Guerre mondiale par des partisans yougoslaves. Une délégation officielle d'hommes politiques croates, dirigée par deux ministres, était présente. Près de 200 bus et 150 motocyclistes étaient mobilisés.

Les demandes réitérées des organisations autrichiennes de défense des droits de l'homme d'interdire l'événement, qui fait passer d'anciens criminels de guerre pour des héros, n'ont pas été entendues. Rappelons que de tels rassemblements sont réguliers dans les pays Baltes et en Ukraine, sans que l'Union européenne ne s'en émeuve. ■



## L'ÉCONOMIE SELON MACRON : SERVIR LE CAPITAL

PAR JACQUES LEWKOWICZ

La principale caractéristique du programme économique d'Emmanuel Macron est de servir les intérêts du patronat. Vont dans ce sens : la poursuite du « pacte de responsabilité », avec pérennisation des baisses de cotisations sociales, la baisse de l'impôt sur les bénéfices des sociétés, ramené de 33 à 25 %. Rappelons que de la fin de la guerre jusqu'aux années 1980, le taux de cet impôt était de 50 % ce qui n'a pas empêché la France de connaître le plein emploi. Toujours dans la même optique, il est prévu que l'impôt sur la fortune ne frappe plus que le patrimoine immobilier à l'exclusion des participations dans le capital des entreprises qui rapportent pourtant de confortables dividendes à leurs propriétaires. Mais la pièce maîtresse de cet édifice pro-patronal est la réforme du Code du travail. Le remplacement de nombre de dispositions valables en tout lieu et en tout temps par des accords spécifiquement négociés avec chaque direction d'entreprise permet à ces dernières de jouer le chantage à l'emploi pour imposer des règles défavorables aux salariés en matière de conditions de travail. Enfin, il s'agit aussi de sécuriser le patronat au détriment des salariés en fixant par la loi le barème des indemnités de licenciement jusqu'à maintenant fixé par les magistrats en cas de conflit.

On aurait pu espérer au moins que ces mesures défavorables à ceux qui vivent de leur travail soient compensées par une orientation du marché du travail plus favorable aux salariés. Cette

dernière, comme nous l'avons expliqué dans ces colonnes, aurait pu être améliorée par une vigoureuse augmentation de la demande globale qu'aurait impulsée un programme d'investissements publics. On a beaucoup parlé d'un programme d'investissements prévu de 50 milliards. C'est oublier qu'il est compensé par une réduction supérieure (60 milliards) des dépenses publiques du fait de la suppression de 120 000 postes de fonctionnaires en vue de la réduction des déficits publics qui aboutira à restreindre la demande de produits et services et donc le développement de l'offre d'emplois. Ce sera également la conséquence de l'augmentation de la CSG destinée à financer l'indemnisation du chômage, désormais étatisée, laquelle pourra sur un trait de plume d'un ministre être modifiée instantanément. La raison invoquée pour justifier cette mesure serait la nécessité d'indemniser les « indépendants », créateurs d'entreprises, dont les revenus viendraient à cesser. Mais on ne propose pas de socialiser, au-delà du régime fiscal ordinaire, les bénéfices que pourraient réaliser ces entreprises nouvellement créées. Bien sûr, on promet une augmentation du pouvoir d'achat par la diminution des cotisations sociales des salariés. Mais c'est là réduire les



ressources des organismes sociaux : une façon de préparer la diminution de leur champ de compétence avant leur privatisation.

Avant même d'être élu, le nouveau président avait beaucoup insisté sur les vertus de la formation pour résoudre les problèmes du chômage. Sans nier son intérêt, on voit mal comment celle-ci pourrait résoudre le problème de l'insuffisance globale du nombre d'emplois.

En fait, il s'agit de la sempiternelle recherche de l'abaissement du coût du travail, en passant sous silence le coût des dividendes versés aux titulaires de rentes financières. Bien sûr, on peut ainsi faciliter des baisses de prix à l'exportation, à rentabilité financière constante. Mais c'est assurer, de façon malsaine, l'expansion économique par l'extension de la pauvreté et de la précarité, alors qu'il existe une alternative : la recherche de l'innovation permettant de proposer une offre de produits différenciés, uniques, répondant mieux que celle des

concurrents aux désirs des acheteurs, offrant, de cette façon, la possibilité à la production française de mieux s'insérer dans le marché international. Il est exact qu'il s'agit là d'une stratégie plus risquée pour les apporteurs de capitaux, ce qui est sans doute le vrai motif pour lequel elle est, sans justification, écartée par le nouveau président. C'est ce choix en faveur du capital qui est pudiquement dénommé « réformes structurelles ».

Cependant, cette baisse généralisée des prix et des salaires peut-elle être un remède à la crise ? Aucun fait ne permet de l'affirmer. Bien au contraire, l'Espagne qui l'a pratiquée à plus grande échelle, prévoit pour 2020 un taux de chômage supérieur à celui de la France aujourd'hui, sans parler de la fuite de ses chômeurs diplômés vers d'autres pays. L'Allemagne, qui est considérée par l'OCDE comme possédant un marché du travail plus rigide que celui de la France bénéficie d'un taux de chômage inférieur, assorti, il est vrai, d'un taux d'inégalité des revenus supérieur à celui de notre pays [1].

Plutôt que dans des « réformes structurelles », la solution réside dans un important effort de recherche et de formation, d'investissements publics, couplé à une forte réduction du temps de travail. Mais ceci serait évidemment incompatible avec les taux de rentabilité élevés du capital que cherche à protéger Macron. ■

[1] Cf. <http://www.oecd.org/els/emp/oecdindicatorsofemploymentprotection.htm>



### Les mots pour le dire

LA CHRONIQUE DE MAURICE CLING

#### « ENTREPRENEUR »

Quand on a été sociolinguiste dans une vie antérieure, comme c'est mon cas, on se croit vacciné contre les manipulations du langage politique, et on découvre avec surprise, dans une brochure de la CGT destinée aux militants syndicaux, qu'on a été piégé durant des années par un mot d'apparence innocente : en l'occurrence le sigle du MEDEF.

Revenons en arrière. Depuis plus d'un siècle, le mot « patron » a été utilisé en France pour désigner ce personnage que le mouvement ouvrier qualifiait d'exploiteur lors de l'expansion des idées socialistes. Devenu l'image même de l'ennemi de classe dans le peuple (voir Zola), le terme était perçu comme plus que

péjoratif. Par contre, illustrant la lutte des classes, le même mot avait dans la classe dirigeante une toute autre image : celle du dirigeant responsable, légitime, courageux, modèle de la réussite sociale. Ainsi coexistaient dans la même langue deux connotations radicalement différentes.

Il existait en 1936 une *Confédération générale du patronat français* (CGPF), face aux organisations syndicales ouvrières. En 1945, elle change de nom (vraisemblablement pour masquer son passé chargé de l'époque de Vichy) : c'est désormais le *Conseil national du patronat français* (CNPF). Le mot « patronat » n'était donc nullement mis en cause à l'époque.

Un demi-siècle plus tard, nouveau sigle en 1998 : MEDEF. Que s'est-il passé ? On peut supposer que la tension extrême des luttes sociales très dures qui ont suivi la Libération a pu accélérer la prise de conscience des milieux populaires et que la connotation négative est devenue problématique pour la classe dirigeante. Dans ce cas, comme pour les partis politiques, on se refait une virginité. Chacun connaît le MEDEF et les jeunes ne connaissent que ce sigle, mais qui en connaît la signification et les raisons de la transformation ?

La nouvelle appellation « *Mouvement des entreprises de France* » (MEDEF) est pourtant fort instructive. Il fallait un mot neuf, et c'est « entreprise » qui fut choisi, parce que mélioratif en tant qu'unité

économique abstraite. Et par suite, le mot « entrepreneur » s'est popularisé, d'où actuellement une famille qui prospère : « *entreprenariat, entrepreneurial, auto-entrepreneur* » etc, tous mots qui évoquent la compétence, le risque, l'aventure, thèmes idéologiques essentiels du capitalisme d'aujourd'hui.

Dans ce passage remarquable du « patron » à l'« entreprise », puis à l'« entrepreneur », on peut discerner le reflet d'une évolution générale de la société qui par le premier montre l'hostilité populaire au régime, et par le troisième chez les classes dirigeantes une tentative de l'en préserver.

Ici encore, sur ce champ de bataille du vocabulaire, le sens populaire l'a emporté. Matière à réflexion. ■

à vos agendas

HOMMAGE

LITTÉRATURE YIDDISH AU « 14 »  
LE VENDREDI 16 JUIN À 18H.

L'UJRE vous invite à une soirée-rencontre avec **Monique Charbonnel-Grinhaus**, traductrice de deux auteurs de langue yiddish : **Israël Joshua Singer** et **Hanan Ayalti**. Ce dernier, né Khonen Klenbort, rédacteur à la *Naïe Presse* d'avant-guerre, a publié en 1941 le roman écrit en yiddish *Attendez-moi Métro République* qui parle entre autres de la vie des juifs à Paris en 1941 et des résistants communistes juifs. À l'occasion de la sortie de ce livre aux éditions l'Antilope, leur traductrice présentera les ouvrages de ces deux auteurs :

**Hanan Ayalti** : *Attendez-moi, Métro République* (l'Antilope)

**Israël Joshua Singer** : *Et Wolf fils de Hersh devient Willy* (l'Antilope) ; *La Famille Karnovski* ; *De fer et d'acier* ; *Au bord de la mer Noire et autres histoires* (Denœl)

Soirée modérée par **Daniel Aptekier-Geliebter**, en présence de **Gilles Rozier**, ancien directeur de la *Maison de la Culture Yiddish* et codirecteur/fondateur des éditions l'Antilope, lieu de rencontre des différentes cultures juives, et sous réserve, de **Gérard-Georges Lemaire**, écrivain, éditeur, historien, critique d'art et collaborateur de la *Presse Nouvelle Magazine*, qui a récemment consacré, lors de sa sortie en poche, un article dans la *PNM* au livre *De fer et d'acier* d'Israël Joshua Singer.

Inscription par courriel ([ujre-contact@orange.fr](mailto:ujre-contact@orange.fr)) ou par téléphone (01 47 70 62 16). ■

LES ASSOC'S FONT LA FÊTE –  
PARIS – 25 JUIN



Dans le cadre du 13<sup>o</sup> Festival des Cultures Juives qui se déroule à Paris du 6 au 26 juin, se tiendra à la mairie du 4<sup>o</sup> arrondissement de Paris, place Baudoyer, la Fête des associations organisée par Yiddish sans frontière, collectif d'associations dont l'UJRE est membre.

Comme chaque année, l'UJRE et MRJ-MOI auront le plaisir de vous accueillir sur leur stand où des livres, des journaux, des posters vous seront proposés, et où ensemble, nous pourrions échanger et rêver... ■

EVA GOLGEVIT - UNE VOIX S'EST TUE

À un mois d'atteindre ses 105 ans, Eva nous a quittés le 8 mai 2017, après avoir célébré le 7, l'anniversaire de son fils Jean, né en 1937 et, le 8, la victoire sur l'Allemagne nazie. Soliste de la *Chorale populaire juive de Paris* [1], avec sa merveilleuse voix de soprano que l'âge n'était pas parvenu à altérer, Eva était aussi l'une des voix de la Résistance, et celle d'une passeuse de mémoire. Elle « racontait Auschwitz pour barrer la route aux nostalgiques du nazisme ! ».

C'est à Lodz, en 1912, qu'Eva Rosencwajg voit le jour. Quelques années plus tard, toute sa famille juive, communiste et musicienne, s'installe en Belgique. Plusieurs des enfants entrent dans la Résistance belge. L'un d'eux, Moshe, sera fusillé. Sa sœur, Guta, voyant son père effondré, le convainc d'écrire et ce sera « *Écris, papa*,



C'est la fête en famille au «14» pour les 95 ans d'Eva Golgevitz ! Elle est entourée de ses proches, de ses amis, au nombre desquels Adam Rayski, responsable de la M.O.I clandestine, dont elle était l'agent de liaison avant d'être arrêtée et déportée en 1943.

*écrits* » : Élie y conte, en yiddish, avec une incroyable fraîcheur, ses mésaventures de gamin juif contraint d'aller gagner son pain de synagogue en synagogue. Le manuscrit survit à la guerre. Le livre paraîtra d'abord en Israël édité par Guta, puis en France, par l'UJRE.



Inlassablement, Eva chante, témoigne, écrit... Ici, elle dédicace ses mémoires de vie, «*Ne pleurez pas, mes fils*», préfacé par Maxime Steinberg, le spécialiste belge de la destruction des juifs d'Europe. Malgré les horreurs du camp qu'elle décrit, c'est un véritable chant d'espoir et de foi en la vie.

Quant à Eva, elle a choisi avec son mari, Chaïm, de venir vivre à Paris, dans les années trente. Elle y adhère au Parti communiste et participe au travail de solidarité avec les Républicains espagnols. Puis c'est la guerre. Chaïm s'engage « pour toute la durée de la guerre ». Il est fait prisonnier, ce qui lui sauvera la vie. Quant à Eva, recrutée dès 1940 par la section juive de la MOI, elle est versée dans le groupe *Solidarité*, où elle devient l'agent de liaison d'Adam Rayski entre les divers groupes de la MOI ; jusqu'à son arrestation par la brigade spéciale qui traque et va pratiquement démanteler le réseau juif. Nous savons qu'Eva n'a pas parlé.

Viennent les heures terribles de la déportation.

Un jour, Eva recevra mainte distinction : carte de combattant volontaire, médaille militaire, légion d'honneur... Auparavant, il lui aura fallu découvrir une géographie nouvelle, une géographie de la mort ; il lui aura fallu apprendre à prononcer les noms d'Auschwitz-Birkenau, Rajsko, Ravensbrück, Malchof : ceux des camps où elle résiste encore, appelant à son secours la poésie, le rêve, la musique, cette compagne de toute sa vie. Car il faut chanter pour ranimer le moral de ces femmes affectées au block 10, réservé aux expériences pseudo-médicales du sinistre Mengele. Eva retrouve au camp deux résistantes de la *Chorale populaire juive de Paris*. Alors, elles chantent. « *Chantons ensemble* », écrit Eva. Chanter, cela remonte le moral à telle enseigne que lorsque plane sur le camp l'angoisse d'une sélection que l'on devine imminente, des voix réclament depuis les autres baraquements : « *Chantez, les Françaises !* ». Et elles chantent. Des amitiés indéfectibles naîtront entre ces femmes qui se soutiennent mutuellement pour échapper au pire.

Au retour des camps, Eva a le bonheur de retrouver son mari, Chaïm, et tel qu'elle l'a si souvent vu en rêve, son fils Jean que Guta est allée chercher dans la famille qui l'avait caché pendant la guerre. Peu après Eva aura l'immense joie de donner naissance à Élie. La famille reprend ses droits, elle s'y consacre et saura lui transmettre sa « *yiddiskeit* » et sa passion de la musique, tout en restant dans l'action.

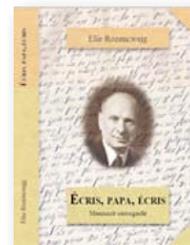
Eva fut l'une des mères fondatrices de l'UJRE. Elle reprend peu à peu ses activités d'avant-guerre, chante avec la *Chorale populaire juive de Paris*. Le « 14 » rue de Paradis était un peu sa résidence secondaire. Toujours ponctuelle, toujours chan-



Eva Golgevitz lisant le poème de Boris Vian, *Donne, donne, donne*, lors du mariage de son petit-fils Michel, le 27 mai 1995.

tante, ses yeux, les yeux d'Elsa du « 14 » éclairaient la salle. De temps à autre, elle apportait un poème, un article, pour témoigner, dans la *Naïe Presse*, la *PNH* ou la *PNM*, ainsi qu'un généreux soutien « au journal »... Puis un jour, elle écrivit à son tour un livre, ses mémoires : « *Ne pleurez pas, mes fils* »\*\*, préfacé par Maxime Steinberg, spécialiste belge de la destruction des juifs d'Europe. L'âge venu, elle se retourne sur son passé pour « barrer la route à Auschwitz ». Un passé riche d'action, de peines, de bonheurs. Dont elle tire elle-même une étonnante conclusion : *Quand même, quand même / J'ai eu de la chance.*

Eva, il faut lui dire merci, comme sa chère *Presse Nouvelle* et l'UJRE disent merci à tous ceux qui se sont battus pendant la guerre et après la guerre pour que vive la dignité humaine. Eva, nous avons une dette envers elle, envers Chaïm, envers ses frères et sœurs de combat. Cette dette, nous ne pouvons nous en acquitter qu'en prenant le relais. En remplissant ce qu'un autre grand résistant appelle un « devoir d'avenir ». De cela, nous sommes conscients, nous tous qui l'avons connue. Et nos pensées accompagnent tous les siens, sa famille et ses proches. ■



Écris, papa, écris d'Élie Rosencwajg

[1] Cf. la conférence donnée par Eva Golgevitz en 2004 à la Maison de la Culture Yiddish sur la Chorale Populaire Juive de Paris

[2] Le titre de ses mémoires est extrait d'un de ses poèmes (2000) où elle exhorte ses fils à ne pas pleurer, le jour de sa mort.

**A vos agendas :** En accord avec sa famille et en raison de leurs calendriers chargés, l'UJRE rendra hommage à Eva Golgevitz le 21 janvier 2018. *PNM*

Chaque nuit je vois mon enfant dans le rêve  
En pleurant vers moi son regard clair se lève  
Il réprime un reproche dans sa douce voix  
Et tend, grands ouverts, ses deux petits bras  
J'ouvre les yeux un instant, les referme bien vite  
Cette triste expérience, la vie réelle me quitte  
Une immense chaleur mon cœur envahit  
Je m'entends murmurer « *Je reviendrai mon petit.* »

Auschwitz, octobre 1943

Extrait du recueil *Eva Golgevitz / Textes et poèmes*, collectés par Jean Golgevitz en hommage à sa mère, Eva. Paris 2007.

## DOSSIER GUERRE DES 6 JOURS

## MA GUERRE DES SIX-JOURS

PAR DOMINIQUE VIDAL (\*)

Lorsque l'on me demande pourquoi je me suis passionné pour le conflit israélo-arabe, je cite toujours « ma » matinée du 5 juin 1967 [1] : alors que je viens, sur Europe 1, d'entendre Julien Besançon raconter la destruction de l'aviation égyptienne par les raids israéliens, je descends dans la rue pour me rendre à la fac et découvre *France-Soir* proclamant « *Les Égyptiens attaquent Israël* ». En fait, le « petit David » vient de lancer contre le « grand Goliath » une guerre préventive au terme de laquelle il va quadrupler son territoire, occupant la Cisjordanie, Jérusalem-Est et la bande de Gaza, sans oublier le Sinaï et le Golan. Le mensonge est si gros que, pour sa seconde édition, le journal de Pierre Lazareff rectifie – si l'on ose dire – le tir : « *C'est la guerre au Moyen-Orient* », affiche désormais sa « une ».

Caricatural, cet exemple symbolise l'attitude de la presse – et, à un moindre degré de la radiotélévision – avant, pendant et après la guerre des Six-Jours : plusieurs mois durant, la fin – la défense d'Israël – a justifié les moyens – jusqu'aux manipulations les plus flagrantes.

Même *Le Canard enchaîné* s'est laissé aller : le 31 mai, sous le titre « *Vers la solution finale du problème d'Israël* », il écrit que « *le Raïs (nom égyptien du Führer) déclare solennellement, devant les représentants de la presse mondiale, que si Israël bouge seulement le petit doigt, il sera procédé à sa destruction totale, sans préciser toutefois par quels moyens (fours crématoires ? chambres à gaz ?)* ».

Tous les médias martèlent en effet ce mensonge : les Arabes menaceraient Israël d'une nouvelle Shoah. L'analyse des rapports de force rend-elle cette affirmation grotesque ? Qu'importe ! Il s'agit de mobiliser les sentiments de sympathie dont les Juifs et l'État juif bénéficient dans l'opinion et parmi les dirigeants français. Aux dépens de la vérité : « *La thèse selon laquelle le génocide était suspendu sur nos têtes en juin 1967, et qu'Israël combattait pour son existence physique n'était qu'un bluff* », avouera le général Matityahou Peled, alors membre de l'état-major.

À l'heure de l'offensive israélienne, on l'a vu, c'est le monde arabe que les journalistes accusent d'agression. Le 6 juin, le quotidien socialiste *Le Populaire* titre encore :



« *Attaqué de toutes parts, Israël résiste victorieusement.* » Et, à l'issue du conflit, cette posture prétendument défensive justifiera les conquêtes de l'armée de Tel-Aviv. *Combat* célèbre, le 8 juin, « *Le fantastique bilan de l'armée d'Israël* ». Le même jour, *Le Figaro* écrit : « *Il semble bien ce soir que la victoire de l'armée de David soit l'une des plus grandes de tous les temps et que jamais dictateur n'ait reçu si vite une pareille "volée".* »

Cette manipulation n'est pas sans effet sur l'opinion, dont la mobilisation en faveur de la politique d'Israël va croissant tout au long de la crise et de la guerre. « *50 000 "fans" au super show d'Israël* », se réjouit *Paris-Jour* le 1<sup>er</sup> juin, insistant sur la pré-

sence de Johnny Hallyday, tandis que *L'Aurore* annonce : « *Impressionnantes manifestations en faveur de la nation menacée* ». Le jour du déclenchement de la guerre, je décide d'aller voir de près l'une de ces manifs. En tête d'une foule impressionnante, la classe politique française au grand complet (sauf le Parti communiste français [PCF]), des gaullistes et des socialistes à l'extrême droite – je distingue même Jean-Louis Tixier-

Vignancourt, candidat deux ans plus tôt à l'élection présidentielle, dont le directeur de campagne s'appelait alors... Jean-Marie Le Pen !

Cette présence des héritiers de l'Organisation armée secrète (OAS) donne à la rue une tonalité fortement anticommuniste. Si bien que, le soir, comme plusieurs dizaines de militants, je me retrouve spontanément au siège de *L'Humanité*, à l'époque en face du Grand Rex, au métro Bonne Nouvelle. Coïncidence ? Sans doute pas : nombre de ces communistes venus défendre leur quotidien contre d'éventuelles attaques sont... juifs.

Autre souvenir, quasi quotidien : les pétitions qui déroulent leurs milliers de signatures dans la quasi-totalité des quotidiens, souvent en pleine page. L'appel du Comité de solidarité

(Suite en p.7)



Golda Meir et Moshé Dayan

## TROIS TOURNANTS

La guerre des Six-Jours marque trois tournants dans l'histoire du Proche et du Moyen-Orient :

Le premier concerne la Palestine. À l'issue de la guerre de 1947-1949, Israël s'était emparé de 78 % du territoire sous mandat britannique. Mais il en restait 22 %. Tel-Aviv pouvait donc incriminer les autorités jordaniennes, qui avaient annexé la Cisjordanie et Jérusalem-Est, ainsi qu'égyptiennes, qui géraient la bande de Gaza. On notera d'ailleurs que ni Amman ni Le Caire n'avaient pris, en dix-neuf ans, l'initiative d'y créer un État palestinien. Mais, au terme du conflit de 1967, Israël se retrouve seul responsable du sort de la Palestine – ainsi que du Sinaï et du Golan. Et il présente ces territoires comme des cartes à jouer dans une possible négociation de paix. Mais, très vite, on sait qu'il n'en est rien : c'est l'annexion de la partie orientale de Jérusalem et le lancement de la colonisation de cette dernière, de la Cisjordanie et de la bande de Gaza.

Le deuxième tournant concerne Israël. Le processus de colonisation qui s'engage en 1967 et s'accélère dans les années qui suivent s'accompagne d'une évolution progressive du pays vers la droite. 1977 voit la première arrivée du Likoud et de ses alliés au pouvoir. Au cœur de la conquête de la « Judée » et de la « Samarie », le Goush Emounim (Bloc des croyants) rassemble les ultranationalistes et les ultrareligieux. Benyamin Netanyahou s'appuiera sur ces forces pour bloquer les accords d'Oslo et en finir avec Itzhak Rabin. Ehoud Barak finira le travail, en sabotant les négociations de paix avec les Syriens, les Libanais et enfin les Palestiniens. Depuis, la droite et l'extrême droite monopolisent la direction du pays, dans un mouvement de radicalisation qui envisage désormais l'annexion des territoires des Palestiniens et la remise en cause systématique des libertés des Israéliens.

Le troisième tournant concerne les États arabes. Pour eux, la défaite de 1967 s'avère cinglante. Et c'est donc l'heure des *fedayin* : ils veulent libérer eux-mêmes la Palestine, sans s'en remettre à leurs « frères arabes », quitte à passer par la lutte armée. C'est ainsi qu'Arafat et les organisations combattantes prennent la tête de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). La victoire de Karameh, en 1968, les encourage, avant que le « Septembre noir » jordanien, en 1970, ne douche leurs espoirs. La guerre civile libanaise les convaincra de s'orienter vers la stratégie des deux États. Mais 1967 signifie aussi la fin du mouvement national arabe. L'échec successif du socialisme arabe, puis de l'Infitah, néo-libéralisme avant l'heure, brisera les dernières digues qui s'opposent à la vague islamiste. ■ DV

# LES EFFETS COLLATÉRAUX EN FRANCE



**P**our Régine Azria, sociologue spécialiste du judaïsme, 1967 marque la « fin d'une tradition politique juive, celle du légitimisme politique propre au judaïsme français depuis l'émancipation » [1] Au moment de la guerre des Six-Jours, les Français dans leur majorité prennent le parti d'Israël. (voir en page 6 l'article de Dominique Vidal).

Le monde juif était avant les événements très partagé entre les Juifs de souche française, les émigrés ou descendants d'immigrés d'Europe centrale, pour l'essentiel laïques et attachés à l'identité française et les rapatriés d'Afrique du Nord, plus religieux et « plus » juifs du fait de leur récente implantation métropolitaine et du traumatisme de la décolonisation. Les yiddishisants, nombreux, regardaient avec sympathie du côté de l'Union soviétique qui avait vaincu le nazisme et votaient volontiers pour le PCF. Trois mois avant la guerre, les élections législatives avaient vu le PCF gagner 7 députés à Paris notamment dans les XVIIIe, XIXe, XXe et XIe arrondissements lieux de résidence traditionnels de l'immigration d'Europe centrale.

Ces populations furent troublées, et par le soutien de l'URSS à l'Égypte, et par la dénonciation par les communistes français de l'agression israélienne. Je me souviens qu'à Montreuil, où les Juifs étaient encore nombreux, travailleurs à domicile, artisans, petits commerçants, beaucoup se détournèrent du PCF et refusèrent au militant que j'étais le journal du dimanche qu'ils attendaient toutes les semaines avec ferveur. Beaucoup pleuraient en refermant leur porte. Certains me montrèrent de vieilles photos jaunies de disparus en

Chez les uns, il se heurte au sentiment – légitime – de culpabilité engendré par le souvenir de la participation active de Vichy au génocide. Chez d'autres, il gâche la joie de la revanche sur « les Arabes » qu'Israël offre aux nostalgiques de l'Algérie française.

Pour moi, la guerre des Six-Jours durera... tout l'été. À l'époque, je travaillais durant les vacances pour financer mes études. Le hasard voulut que ma collègue de magasin fût... une Israélienne. Dès que les clients nous laissaient seuls, nous reprenions une discussion passionnée explorant

française avec Israël rassemble, par exemple, Serge Gainsbourg, Juliette Gréco, Yves Montand, Simone Signoret et Michel Piccoli, qui y côtoient Raymond Aron, Michel Droit, Maurice Druon, Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand. Un autre appel, lancé par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir regroupe des intellectuels et des artistes de gauche.

Si bien que le président de la République lui-même a du mal à se faire entendre : « L'État qui le premier emploierait les armes n'aurait ni l'approbation ni, à plus forte raison, l'appui de la France », déclare le général de Gaulle au conseil des ministres du 2 juin. Logiquement, dès que le conflit éclate, il annonce un embargo sur toutes les armes à l'encontre de tous les belligérants.

Cette décision passe mal : selon un sondage de l'Ifop, les 5 et 6 juin 1967, 58 % des Français expriment leur sympathie pour Israël, contre 2% aux pays arabes et 27 % ni aux uns ni aux autres – 13 % ne se prononcent pas. Et le conflit lui-même ne modifie pas ces chiffres, bien qu'il démontre le mensonge du danger existentiel. Quant à l'embargo, il coupe la France en deux : 37 % pour, 37 % contre et 26 % sans opinion.

Quelques mois plus tard, dans une conférence de presse – dont on n'a retenu que la phrase controversée présentant les Juifs comme « un peuple d'élite sûr de lui et dominateur » –, de Gaulle ajoutera qu'Israël « organise, sur les territoires qu'il a pris, l'occupation qui ne peut aller sans oppression, répression, expulsions ; et il s'y manifeste contre lui une résistance qu'à son tour il qualifie de terrorisme ».

Avec le recul, cette analyse prend les allures d'une prophétie. Mais, à l'époque, elle choque. Jusqu'au *Nouvel Observateur*, qui, le 7 juin, titre « Pourquoi de Gaulle a lâché Israël » et explique : « La France gaulliste n'a pas d'amis, elle n'a que des intérêts. » Il faut dire que le choix du général rompt avec deux décennies de soutien inconditionnel aux dirigeants d'Israël, que la France a permis de se doter de la bombe A, puis H.



**FAC-SIMILE DE LA UNE DE LA NAÏE PRESSE du 6 juin 1967**  
**Gros titre** *Alts toun far ratèvèn Medinas-Isroel oun opchtèl di milchoumè bai ire grènetsn ! – Tout faire pour sauver Israël et arrêter la guerre à ses frontières !*  
**Sous-titre** *Dos lebn foun hounderter toiznter nitsoul-gévorènè yidn foun di hitler lagèrn tor nicht oïfsnàï zain badrot\* – La vie de centaines de milliers de survivants juifs des camps hitlériens ne doit pas être à nouveau menacée !*  
**Titre suivant** *Dringendike zitsung fun zikherkaït rat – Réunion urgente du conseil de sécurité*

me parlant de Stalingrad. Ils estimaient que rien ne les protégerait plus si ce n'est Israël.

Le philosophe Vladimir Jankelevitch, coprésident de l'UJRE, lui-même eut ces mots : « Si Israël meurt, il ne nous reste que la honte éternelle d'avoir laissé mourir les survivants d'Auschwitz ».

A l'UJRE, il y eut discussions enflammées et claquements de portes. Au MRAP aussi. Ces deux organisations étaient cependant bien claires : droit irréversible de l'État d'Israël à l'existence ; prise en compte des aspirations de la communauté arabe palestinienne ; lutte sur le même plan contre le racisme anti-juif et le racisme anti-arabe.

Le 12 juin, le MRAP décide d'organiser un meeting à la salle parisienne de la Mutualité sur le thème « Paix au Proche-Orient » : 3000 personnes parmi lesquelles les socialistes Claude Estier et Pierre Cot, le cinéaste Claude Berri et l'avocat Joe Nordmann prennent part au débat. Le 24 juin une table

toutes les dimensions du conflit. Celle-ci se poursuit durant deux mois. Je ne savais pas, à l'époque, que je consacrerai l'essentiel de ma vie professionnelle à la question palestinienne. Et pour cause : à l'époque, les mots « Palestine » et « Palestiniens » ne figuraient pas dans le vocabulaire des médias – sauf *L'Humanité* et *Témoignage chrétien*. ■

[1] Cet article s'inspire de celui que j'ai écrit avec Alexis Berg, « Même De Gaulle était isolé », *Le Monde diplomatique*, 06/2007.  
 \* Journaliste et historien, directeur, avec Bertrand Badie, de la publication annuelle de *L'État du monde* (La Découverte)

ronde animée par Albert Lévy, secrétaire général et Charles Palant vice-président du MRAP, réunit des intellectuels juifs et arabes autour de la question de la paix : Jacques Berque, professeur au Collège de France, le docteur Ginzburg, président du cercle Bernard Lazare, Jacques Lazarus, président de l'Association des Juifs originaire d'Algérie, Vincent Monteil, ancien chef d'état-major des forces de l'ONU à Jérusalem, entre autres, nourrissent la discussion.

Le traumatisme était cependant trop grand, l'idéologie dominante marquée par le ressentiment anti-arabe consécutif à la guerre d'Algérie et la peur, comme toujours, irrationnelle. Pour autant, comme l'écrit l'historien Yvan Gastaut « La peur des Juifs français et plus généralement de l'opinion ne repose pourtant sur aucun fondement, ni au regard de l'évolution de la situation géopolitique au Proche-Orient, ni par rapport à leur statut dans une France libérée d'un antisémitisme endémique. Un seul facteur d'explication : le poids du passé nourrit le vaste élan populaire de sympathie en faveur du « jeune » État d'Israël permettant d'évacuer tout ou partie de la culpabilité diffuse née de l'indifférence et des complicités françaises dans la destruction des Juifs d'Europe. Aux douloureux souvenirs de l'Holocauste s'ajoute la crainte d'un nouveau génocide faisant passer pour " hitlérien " ou " nazi " tout ennemi d'Israël ». [2] ■

**BF**

[1] Régine Azria, *Les Juifs de France aujourd'hui*, in Sylvie Anne Goldberg (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Cerf, Robert Laffont, 1996  
 [2] Yvan Gastaut, *La Guerre des Six jours et la question du racisme en France*, Cahiers de la Méditerranée, 71 | 2005, 15-29

## IL y a 75 ANS, LA RAFLE DU VEL'D'HIV

**L**e 26 juin 1942 Pierre Laval, chef du gouvernement annonce en Conseil des ministres réuni à Vichy, que les Allemands réclament la livraison de 10 000 Juifs de zone Sud, promise le 16 juin par René Bousquet, chef de la Police, et l'arrestation de 22 000 autres dans les départements de la Seine et de la Seine-et-Oise. Pétain juge que la mesure est « *juste et sera comprise par l'opinion* ». Le 4 juillet, Laval a suggéré aux nazis de déporter aussi les enfants afin « *d'apaiser l'opinion publique* ». Le 15 juillet, René Bousquet ordonne au préfet de police Amédée Bussièrre de déclencher l'opération « *Vent printanier* ». Au moins 7 000 fonctionnaires de police sont mobilisés, ainsi que 50 autobus et 10 autocars. 12 884 Juifs sont arrêtés en deux jours, soit 3 031 hommes et une majorité de femmes et d'enfants. Au total, 13 152 personnes, chiffre inférieur de moitié aux prévisions des Allemands. Dès le 6 juillet, en effet, *Solidarité*, émanation clandestine de la section juive de la MOI avait prévenu la population juive dans un tract en yiddish : « *Frères et sœurs (...), D'après les informations que nous recevons de source sûre, les Allemands vont organiser une rafle et une déportation massive de juifs. (...) Le danger est grand! (...)* »



16 juillet 1995, Jacques Chirac inaugure "La place des martyrs" de la rafle du Vel' d'Hiv.

**« AUX MÈRES ET PÈRES FRANÇAIS.  
À LA JEUNESSE.  
AUX INSTITUTEURS,  
AUX ÉDUCATEURS !**

**D**eux mille petits enfants juifs des deux zones, âgés de 2 à 12 ans, arrachés à leurs parents, viennent d'être envoyés vers l'Est,



Drancy

La question qui se pose pour chaque juif est : que faire pour ne pas tomber dans les mains des bandits SS? Que faire pour hâter leur fin et ma libération... ». Alliée au courage de nombreux Français, l'action de la Résistance juive communiste a empêché les Allemands aidés par la police française d'atteindre leurs objectifs. Le *Mouvement National Contre le Racisme*, MNCR, fondé à l'initiative de *Solidarité* rassemble membres de l'église catholique et protestante, intellectuels, philosophes, scientifiques, commerçants et artisans. Le MNCR diffuse alors un tract daté du 20 novembre 1942, consécutif à la rafle du Vel' d'Hiv. En voici des extraits :

pour « une destination inconnue ». Des trains interminables de wagons plombés les menaient à la torture, à la mort. Les cris déchirants des innocentes victimes, couvrant le bruit des roues, semaient l'épouvante et l'horreur tout le long de la route. [...] Mères Françaises ! Lorsque vous embrassez votre enfant, le soir, dans son lit, avant son sommeil heureux, quand le matin vous cueillez le premier sourire de votre enfant réveillé, songez à ces trains infernaux, où entassés, comme un troupeau mené à l'abattoir, deux mille petits enfants juifs, seuls

abandonnés à leur angoisse mortelle criaient de terreur et de soif.

Y a-t-il au monde, y a-t-il dans toute l'histoire moderne chose plus atroce, plus inhumaine, plus barbare que ce supplice d'enfants innocents ? [...] Ces enfants tout comme les vôtres, avaient leurs mamans et leurs papas, prêts à les défendre. Mais ils leur furent arrachés sans pitié avec une sauvagerie bestiale. Dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande des mères juives défendaient leurs petits avec toute la furie d'un désespoir atroce [...] Et c'est ainsi que,

témoins horrifiés du supplice de leurs mamans, deux mille petits enfants, dont on devait ensuite anéantir tous les papiers d'identité purent être sacrifiés [...] à la folie sanguinaire des bandes nazies. Ces horreurs se passèrent chez nous, sur notre douce terre de France avec la complicité du gouvernement français collaborant avec ceux qui nous affament, qui pillent nos richesses, qui retiennent nos prisonniers, qui assassinent les patriotes combattant pour une France libre et heureuse. [...] Déjà, les grandes autorités spirituelles et intellectuelles de France -les Chefs de l'Eglise catholique et protestante, les représentants des plus qualifiés de la science et des lettres françaises se sont élevés avec indignation contre cette tragique et barbare chasse aux Juifs. Il ne faut pas que ces appels restent sans écho !

Ne vous faites pas, par votre silence, complice des assassins ! [...]

Jeunes français ! Maîtres et maîtresses d'école ! Professeurs !

Vous qui consacrez votre vie à former l'âme de la jeunesse française, qui lui enseignez les grands principes de la justice, de la fraternité humaine, pourriez-vous passer sous silence ces actes inhumains et barbares ? Multipliez vos protestations auprès des autorités ! [...] Hébergez, protégez, cachez les enfants juifs et leurs familles ! Ne les laissez pas les livrer aux tueurs hitlériens ! Sauvez l'honneur de la France ! » ■

La PNM

Le ballet macabre des autobus



ÉTÉ 42

# CHARLES DE GAULLE À MONSIEUR SALIÈGE

par MAURICE CLING



Le 27 mai 1942, le général de Gaulle adresse depuis Londres à l'archevêque de Toulouse Mgr. Saliège une lettre ultra-secrète peu connue et rarement citée, dont le texte figure dans ses Mémoires [1] :

Après la rafle du Vel' d'Hiv, le 16 juillet 1942, il était impératif de trouver de l'aide pour le sauvetage des enfants. La

direction du secteur juif de la M.O.I. réunie à Lyon décide sur la suggestion de Charles Lederman, un des responsables du secteur, de s'adresser aux membres de la hiérarchie catholique avec qui il était en contact par l'intermédiaire du « Témoignage chrétien » [2]. Il obtient un rendez-vous avec Mgr. Saliège, à qui il expose la situation des juifs dans les camps d'internement de son diocèse.

On sait que dès le dimanche suivant, le 23 août, une lettre pastorale était lue dans toutes les églises du diocèse, première protestation publique contre la persécution et les déportations des juifs :

«Mes très chers Frères,

Il y a une morale chrétienne, il y a une morale humaine qui impose des devoirs et reconnaît des droits. Ces devoirs et ces droits tiennent à la nature de l'homme. Ils viennent de Dieu. On peut les violer. Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de les supprimer.

Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle.

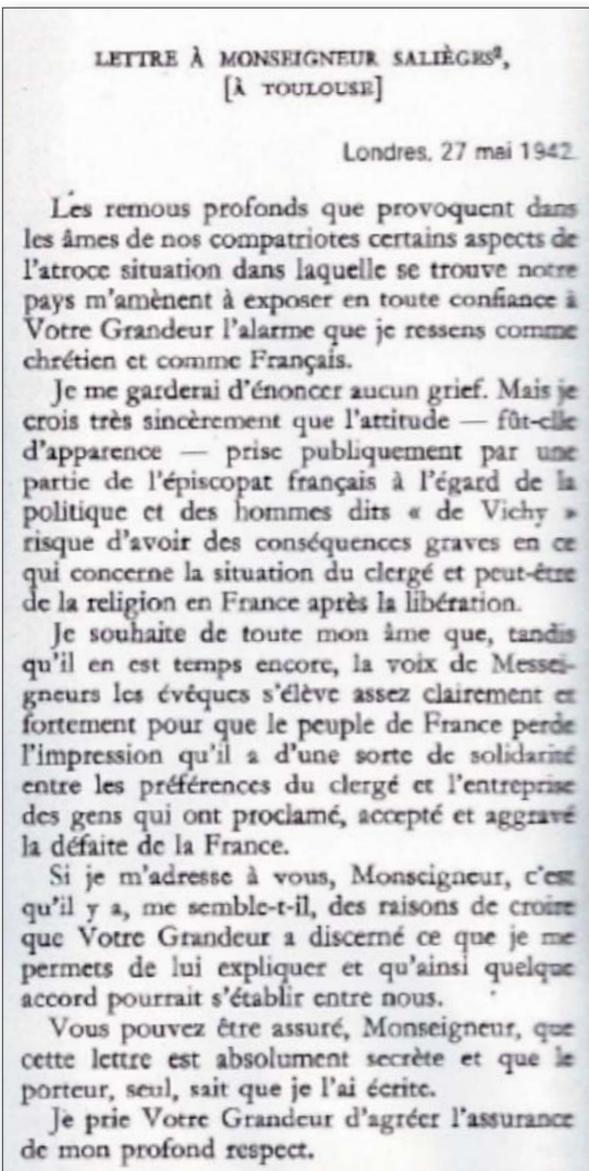
Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe-t-il plus ? Pourquoi sommes-nous des vaincus ? Seigneur ayez pitié de nous. Notre-Dame, priez pour la France.

Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps de Noé et de Récébédou. Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères de famille. Ils font partie du genre humain. Ils sont nos Frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier.

France, patrie bien aimée, France qui porte dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine. France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces horreurs.

Recevez mes chers Frères, l'assurance de mon respectueux dévouement.»

Le préfet de Vichy, Chéneaux de Leiritz, était intervenu auprès de l'archevêque pour obtenir une atténuation du contenu de la lettre avant sa publication, étant donné qu'elle était déjà en circulation. À la



place de « scènes d'épouvante », il imposa « émouvantes » et au lieu de « ces horreurs », « ces erreurs » [3]. L'archevêque accepta pour obtenir la publication et il fit bien. Les fidèles qui entendirent la lettre dans la cathédrale et les églises pouvaient fort bien avoir mal entendu. ■

[1] In « Lettres Notes et Carnets de Charles de Gaulle », tome 1941-1942, page 226. Plon, Paris, avril 1985.

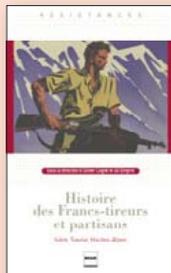
[2] Mouvement chrétien de Résistance basé à Lyon.

[3] On trouve encore dans des livres d'Histoire le texte corrigé par le préfet, 75 ans plus tard.

## À LIRE

Signalons la sortie récente de l'*Histoire des Francs-tireurs et partisans (Isère, Savoie, Hautes-Alpes)\*. Ouvrage collectif\** dirigé par Olivier Cogne et Gil Emprin, ce livre de synthèse aborde l'essentiel : Comment le plus grand mouvement de Résistance en France était-il structuré en Isère ? Nous en rendrons compte dans la *PNM* de septembre.

\* Presses universitaires de Grenoble, coll. Résistances, 256 pages, 19 €



## Babi Yar du poète EYTOUCHENKO

HOMMAGE



Le poète soviétique et russe Evgueni Eytouchenko, né le 18 juillet 1932 à Zima près d'Irkoutsk est mort le 1er avril dernier à Tulsa (USA). Écrivain et acteur, il fut en 1961 l'auteur d'un long poème consacré aux 33 771 victimes juives du massacre de Babi Yar perpétré par les nazis à Kiev les 29 et 30 septembre 1941. Ce poème inspira Chostakovitch pour sa 13<sup>e</sup> symphonie.

Sur Babi Yar, pas de monument.  
Un ravin abrupt, telle une dalle grossière.  
L'effroi me prend.  
J'ai aujourd'hui le même âge  
que le peuple juif.

Il me semble là — que je suis juif.  
Me voici, errant dans l'ancienne Égypte,  
Là agonisant, sur cette croix,  
Dont, jusqu'à ce jour, je porte les stigmates.  
Il me semble  
que Dreyfus, c'est moi.  
Les boutiquiers me dénoncent et me jugent.  
Je suis emprisonné.  
Pris dans la rafle. Poursuivi comme une bête,  
couvert de crachats, calomnié.  
Et les petites dames, en dentelles de Bruxelles,  
glapissent et me plantent leurs ombrelles dans le visage.

Il me semble — que je suis le gamin de Bialystok.  
Et le sang du pogrom ruisselle.  
Les piliers de bistrot se déchainent,  
puant la vodka et l'oignon.  
Et moi, jeté au sol à coups de bottes, sans force,  
je supplie en vain mes bourreaux.  
Et ils s'esclaffent :  
« Cogne les youpins, sauve la Russie ! »  
Un épicier viole ma mère.  
Oh, mon peuple russe ! — Je le sais — Toi — Par essence,  
tu es international.

Mais souvent, des hommes aux mains sales  
ont fait de ton nom pur le bouclier du crime.  
Je connais la bonté de ta terre.  
Et quelle bassesse !  
Sans le moindre frémissement,  
les antisémites se sont pompeusement baptisés  
« Union du peuple russe » !

Il me semble — que je suis Anne Frank.  
Transparente  
comme une brindille d'avril.  
Et j'aime.  
Et pas besoin de grands mots.  
Il faut juste  
que nous nous regardions en face.  
On voit, on sent  
si peu de choses !  
Le ciel, les feuilles  
nous sont interdits.  
Mais nous pouvons beaucoup :  
Tendrement  
nous embrasser dans ce réduit obscur.

On vient ?  
N'aie crainte — c'est juste le bourdonnement du printemps  
qui s'approche.  
Viens vers moi.  
Offre-moi vite tes lèvres.  
On brise la porte ?  
Mais non, c'est la glace qui cède...

Sur Babi Yar bruissent les herbes sauvages.  
Les arbres regardent, terribles juges.  
Tout ici hurle en silence,  
Et moi, tête nue,  
je sens lentement  
mes cheveux grisonner.  
Et je suis moi-même  
un immense hurlement silencieux  
au-dessus de ces mille milliers de morts.  
Je suis  
chaque vieillard fusillé ici.  
Je suis  
chaque enfant fusillé ici.  
Rien en moi n'oubliera jamais cela !  
Et que *L'Internationale* résonne  
quand on aura mis en terre  
le dernier antisémite de ce monde.  
Je n'ai pas une goutte de sang juif.  
Mais, détesté d'une haine endurcie,  
je suis juif pour tout antisémite.  
C'est pourquoi  
je suis un Russe véritable !

Traduction de Jean Radvanyi. Publié dans *Literaturnia Gazeta* le 19 mars 1961.

## KAREL POLÁČEK, LE PEINTRE DE LA VIE DES JUIFS DE BOHÊME

PAR GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

**K**arel Poláček (1892-1945) n'avait, à ma connaissance, jamais été publié en France, à l'exception de deux nouvelles. Il était plus que temps de le découvrir ! Il a vu le jour dans une famille de modestes négociants juifs de Rychod na Kneznou, et a fait dans cette ville une grande partie de ses études secondaires qu'il a terminées à Prague. Il s'inscrit ensuite à l'université Charles pour étudier le droit. Il s'est retrouvé employé dans une étude pour un court moment : la Grande Guerre lui a permis d'aller en Serbie pour le compte du comité d'import-export. Cette expérience lui a inspiré un recueil de nouvelles intitulé *Le Carrousel*. En 1920, Karel Čapek lui offre de collaborer à son journal satirique *Nebojsa*. Il y a écrit de courts récits sous le pseudonyme de Kockodan. Mais il a travaillé pour bien d'autres journaux. Il a publié son premier roman en 1928. Ce n'est que le début d'une prodigieuse production qui s'achève, nous explique son excellent préfacier, Martin Danes, avec la publication de *Nous étions cinq*, un livre pensé et rédigé pendant l'Occupation allemande. Poláček a travaillé au service de la communauté juive à l'Hôtel de Ville (juif) de la ville occupée jusqu'en 1943. Il a, ensuite, été déporté à Theresienstadt, au nord de la Bohême, puis à Auschwitz, avant de finir ses jours dans un sous-camp, à Gleiwitz (Gliwice).

Poláček est un auteur prolifique. Je me souviens d'avoir vu ses œuvres complètes – entre 14 et 16 volumes, je ne me le rappelle plus très bien, mais c'était impressionnant –, de gros volumes qui trônaient sur un rayonnage bien en vue de la librairie « Kafka », qui est en fait l'ancien magasin du père de Franz Kafka, donnant sur la place de la Vieille Ville. Ses textes étaient lus à l'école primaire pendant toute la période communiste. Les Tchèques, malgré son appartenance à la communauté hébraïque, adoraient ses écrits et l'appréciaient encore il n'y a pas si longtemps. Il s'était fait une spécialité de raconter la vie des petits Juifs, surtout de ceux qui vivaient dans les petites villes ou à la campagne, et il a laissé un grand nombre de nouvelles avec des dialogues à mourir de rire. Ses livres relatent le plus souvent la vie des gens simples, des petits Juifs de province, et bien sûr des provinciaux tchèques, qui les tournent en dérision, mais sans la moindre méchanceté. À travers lui, les Tchèques peuvent se reconnaître et voir tous leurs travers.

Dans ce dernier livre, *Nous étions cinq*,



Karel Poláček

Poláček raconte sans nul doute sa propre enfance. Ce sont des gamins de l'école élémentaire qui scrutent le monde des adultes et tout ce qui les entoure. Et l'auteur nous relate

toutes leurs découvertes, leurs promenades aux alentours, leurs bêtises (innombrables), leurs mauvais et leurs bons tours et aussi leurs rêves : la vue d'un cirque venant d'arriver dans la bourgade avec toutes sortes d'animaux exotiques a excité leur imagination et notre petit héros se met à rêver que le petit éléphant Jumbo est resté avec lui au village et qu'il a pu voyager en Indes où se prépare avec faste son mariage évidemment fabuleux, avec la fille du maharadja. Ce livre de l'enfance se conclut dans une atmosphère presque onirique et ludique. Paru après la guerre, *Nous étions cinq* a connu un grand succès y compris pendant la période communiste. C'est désormais un classique dont l'enseignement est obligatoire, au même titre que Jaroslav Hašek dont les lecteurs français connaissent au moins *Le brave soldat Chveïk*, ou Karel Čapek dont *La guerre des Salamandres* est accessible en livre audio.

Ce dernier livre n'est pas du tout testamentaire : c'est un hymne à la vie et à l'enfance, la vision d'un univers juif qu'il voyait disparaître tragiquement au moment où il l'a écrit. Sans doute avait-il un état d'esprit assez proche de celui de Cholem Aleïchem : il avait appris à rire de tout et de tous pour dissiper ses craintes et ses appréhensions justifiées. La naissance de la République leur avait sans doute donné des droits, comme aux minorités allemande et hongroise. Mais la plupart des Juifs de Prague, comme l'a fait remarquer Claudio Magris [1], ne parlaient que l'allemand, ce qui les a contraints à quitter le pays qui venait de naître avec le traité de Saint-Germain-en-Laye. Il n'est plus resté qu'un petit nombre de Juifs dans un monde qui voulait jouir de son indépendance au sortir de la longue domination autrichienne. Les Juifs étaient considérés par une partie de la population comme les collaborateurs zélés des puissants maîtres de Vienne. Écrivant le tchèque, Karel Poláček a pu malgré tout trouver sa place dans cette société nouvelle. Et il a témoigné d'un univers qui était déjà le fantôme de lui-même. ■

*Nous étions cinq*, Karel Poláček, présenté et traduit du tchèque par Martin Danes, Éditions de la Différence, 304 p., 19 €.

[1] Cf. *Kafka*, Gérard-Georges Lemaire, « Folio biographie », 2006.

## VIVIAN GORNICK « ATTACHEMENT FÉROCE »

PAR JEANNE LAFON

**A**ller vers cette Amérique des années 50 ou plus précisément dans ce quartier de New-York, le Bronx, peuplé d'étrangers, Italiens, Irlandais, Juifs ashkénazes d'Europe centrale qui ont en commun la pauvreté. Et surtout, aller vers les femmes de ce récit autobiographique écrit en 1985, traduit seulement cette année en France. L'auteure, Vivian Gornick, journaliste, critique littéraire « icône féministe » est d'abord la petite fille du Bronx qu'elle ne quittera que vers ses vingt et un ans (en admettant qu'elle l'ait jamais quitté). Deux femmes arpentent les rues de New-York, la mère et la fille, Vivian Gornick et sa mère. *Attachement féroce*, le titre ne laisse aucune illusion : il s'agit d'une autobiographie sans concession, réflexion intelligente, inflexible et pourtant sensible sur leurs relations, faites « évidemment » d'amour et de haine. Mais ce texte va plus loin en nous plongeant dans un quartier, dans un monde de juifs ashkénazes, parfois drôle, parfois pathétique.

Le récit est admirablement construit, faisant alterner la déambulation des deux femmes, le présent de leur vie : on y voit l'espace de la rue grâce au regard attentif et curieux de la narratrice. Rythmé par les « *tu te souviens* » de l'une ou de l'autre, un autre espace, celui du passé, à l'imparfait, amer ou plein d'humour, apparaît : dans cet immeuble, la « vraie vie », celle de femmes dans leur cuisine qui est la métaphore du rôle qu'elles assument, horizon borné, et dans le lit conjugal, difficilement lieu du plaisir. Mais ces femmes, Vivian Gornick les rend si vivantes, leur accent, leurs bavardages, leur vulgarité impudique – l'une d'elles dit que si elle n'avait pas pu fumer une cigarette pendant que son mari la baisait, elle se serait jetée par la fenêtre –, mais aussi leur tendresse, leur solidarité : le sel de ce monde féminin. Ainsi quand elle évoque les jours de lessive, dans l'évier, puis le linge pendu sur une cinquantaine de fils, on assiste à un ballet poétique de vêtements qui s'emmêlent. Et on tire « désespé-

rément » pour retrouver les siens dans un amas de draps et de pantalons. Mais l'air est pur, réminiscences faites des voix qui s'interpellent, de la bonne odeur des habits, des couleurs dans le soleil.

La question sous-jacente que suggèrent ces morceaux de vie, est « *qu'est-ce qu'être femme ?* » lorsque l'horizon est borné par les tâches quotidiennes, l'amour fait à la va-vite, l'inaccomplissement d'une existence dont seule la mère de Vivian semble avoir conscience. Son mari meurt. Elle plonge dans une désolation vue par la narratrice avec une férocité qui pourrait faire sourire. Le canapé devient son tombeau jusqu'au moment où la réalité l'oblige à partir chaque matin travailler, c'est-à-dire retrouver une dignité de femme.

D'affrontement en affrontement, que ce soit sur les livres que la fille propose, sur la sexualité rigide de la mère quand il s'agit des autres femmes, la jeune fille commence sa vie d'étudiante, sa vie de femme. Toute cette partie de l'autobiographie

de Gornick pourrait être assez bouleversante n'était la netteté de l'écriture, sans pathos, de ses déboires amoureux. Elle a du mal à écrire, elle a du mal à aimer et être aimée. Trois hommes dans sa vie, trois échecs.

Et cependant, par la culture qu'elle acquiert, sa conscience d'être une femme seule, mais libre, le monde s'agrandit : celui d'Hiroshima (les cadavres retrouvés encore vêtus de leurs kimonos incrustés dans la chair), mais aussi celui d'autres femmes qui, comme elle, ont « *rué dans les brancards* ».

Les dernières lignes de cette autobiographie sont un hommage pudique et fervent à la mère, à ce merveilleux « *attachement féroce* » indestructible. ■

\* Vivian Gornick, *Attachement féroce*, traduit de l'anglais (États Unis) par Laetitia Devaux, Éd. Rivages, Paris, 221 p., 20 €



**Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT**

# LA MÉMOIRE, CE BIEN PRÉCIEUX CONTRE L'oubli

**D**rôle, cocasse, décalée, poignante, *Votre Maman* de Jean-Claude Grumberg éclaire une humanité singulière. Qu'elle soit individuelle ou relève de notre histoire collective, cette précieuse mémoire contre l'oubli marque la trame de la pièce de théâtre magnifiquement et habilement mise en scène par Charles Tordjman qui était déjà le maître d'œuvre pour *Être ou pas* et dont on retrouve



© Christophe Vootz

**Votre Maman**

l'excellent directeur d'acteurs. Élever le banal du quotidien à de l'universalité et de la quête existentielle, philosophique, Jean-Claude Grumberg nous y a habitués, mais rendre cette dimension sur scène, brodée du sens de l'absurde, du quiproquo, tout en laissant poindre le tragique derrière le comique situationnel, n'est pas facile à rendre sur scène. Il y faut une main de maître et des acteurs prodigieux qui sachent donner un rythme, une diction, un mouvement. Savant dosage de légèreté, de dramatisation, de distanciation, de force. La comédienne Catherine Hiegel, cette maman Alzheimer

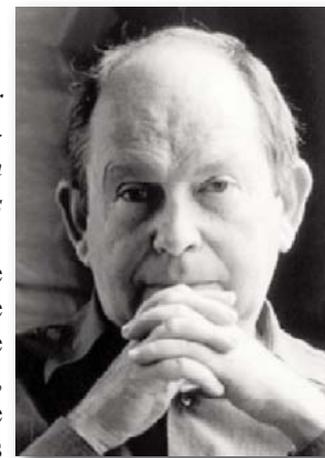
qui ne reconnaît pas son fils adulte, force l'admiration. Flanquée dans une maison médicalisée pour personnes âgées, elle se défend comme elle peut de la proximité et de l'envahissement de ses congénères d'infortune. Face à l'absurdité administrative purement gestionnaire, C. Hiégel campe une maman et patiente haute en couleur, insolente, qui a du caractère et de l'humour. Elle est si dense malgré sa mémoire qui s'envole. Elle reste encore un moment gardienne de cette mémoire collective de la Shoah : *Et quand la dernière survivante aura rejoint les siens dans le ciel de Pologne, nous lais-*

*sant seuls avec pour héritage sa chance-lante mémoire, qu'en ferons-nous, nous les orphelins ? ».*

Cet oubli-là hante Jean-Claude Grumberg, l'auteur de la pièce. Et pourtant, cette maman, qui ne se rappelle pas toujours comment est son fils, porte en elle la mémoire de sa propre mère, celle des heures noires du nazisme... Jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le parc de la maison de retraite, laissant son fils démuni. Les répliques incongrues mais si pleines de vérité fusent. Voilà un trio implacable et cocasse, y ajoutant le directeur de la maison de retraite. La relation mère-fils est poignante, le duo fils-Directeur, Bruno Putzulu et Philippe Fretun, signe une virtuosité de jeu.

Sous la légèreté qui provoque le fou-rire du public, des vérités premières, des questionnements utiles et régénérants. Notre vieillesse, celle de nos parents en font partie. Sans oublier la scénographie intelligemment pensée. À voir vite. La pièce ne sera jouée que jusqu'au 17 juin. ■

*Votre maman*, Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, Paris 18°. Rés. 01 46 06 49 24 jusqu'au 17 juin. Texte paru aux Éd. Actes Sud Littérature, coll. *Un endroit où aller*, 04/2012, 64 p., 13 €



**Jean-Claude Grumberg**

## LA CHOSE COMMUNE :

**Un spectacle musical et de cœur, magistral**

**D**errière les standards sublimes d'Emmanuel Bex et les textes magiques de David Lescot, de Verlaine et Rimbaud, Jules Vallès et du *Cri du peuple*, Alexis Bouvier, Mike Ladd également, *La Chose commune* [1] déploie les ailes de la Commune nous la rendant si proche malgré les cent quarante-six ans qui nous en séparent, si présente. Slam, rap, jazz, freestyle de Mike Ladd, voix enchanteresse et cristalline d'Élise Caron. Bien sûr, nous avons là de grosses pointures, tel le batteur Simon Goubert et Mike Ladd. Géraldine Laurent au saxophone est formidable aussi.

Mais il était urgent de rappeler des thèmes qui nous touchent et nous parlent. C'est d'abord en musique l'effervescence de la Commune avec la journée du 18 mars. Le texte de David Lescot est tout en tension et humour : sur une affiche du gouvernement aux Batignolles est écrit « *Qui sont-ils ? Des communistes, des espions prussiens, des bonapartistes, ou bien les trois ensemble ?* » « *Ça c'est de la prose de Jules Fabre ou de Jules Ferry... C'est de la prose de nuls. Comment peut-on être à la fois prussien, monarchiste et coco ?* ».

Le spectacle est traversé par les préoccupations des communards qui sont aussi nos préoccupations : des réformes, la séparation de l'Église et de l'État, l'école obligatoire pour tous, le service militaire

plus court, le rétablissement du divorce, le féminisme, les ateliers coopératifs pour les femmes au chômage, la création d'associations, une nouvelle organisation du travail, une fédération des artistes, « *une*

*milice nationale qui protège les citoyens contre le pouvoir et pas une armée qui protège le pouvoir contre les citoyens* », la justice gratuite...

Hommage à ces femmes, Louise Michel, et Élisabeth Dmitrieff envoyée par Marx voir la Commune. Proudhon, Blanqui ne sont pas loin. La Commune de David Lescot et Emanuel Bex respire, tonne, exulte et inspire.

*La Chose commune* nous donne la pêche, et nous impressionne. Il ne faut surtout pas manquer le



© Christophe Raynaud

**La chose commune (Élise Caron et David Lescot)**

spectacle. Il continuera de se produire en tournée et à nouveau à Paris. Pour ceux qui ne pourraient aller le voir et même pour les autres, le CD *La Chose Commune* [2] a été enregistré au Triton. Il est disponible à la librairie du Théâtre de la ville, Espace Cardin. ■

[1] Vu au Théâtre de la Ville, [www.davidlescot.com](http://www.davidlescot.com), Compagnie du Kairos

[2] Peut être commandé à **L'autre distribution 02 47 50 79 79**

# LÉO KATZ JOURNALISTE ET INTERNATIONALISTE, HÉROS DE L'OMBRE

par CHAÏM NATHAN

Juif autrichien, communiste, journaliste, intellectuel, internationaliste militant, Lieb Israël Katz (Leo Katz) participe aux combats révolutionnaires partout où les événements ou les contraintes politiques le conduisent, de Czernowitz en Bucovine alors intégrée à l'Empire austro-hongrois, à Vienne, Berlin, New York, Mexico en passant par Paris où il fut membre de la section juive de la MOI et rédacteur à la jeune *Naïe presse* avant d'être chargé par l'Internationale communiste de fournir en armes la République espagnole. Portrait d'un héros de l'ombre.



Leo Katz

Fils d'un père vendeur de bois de la région de Bucovine considéré comme un *tsadik* [1], Leo Katz reçoit une éducation juive traditionnelle et orthodoxe. Il a 15 ans, en 1907, quand les paysans de sa région se soulèvent contre les grands propriétaires terriens qui monopolisent les terres et laissent les travailleurs dans une profonde misère. Leo est témoin de la répression qui s'abat sur les paysans. Une nuit il voit les soldats roumains massacrer ces paysans et assassiner l'un de ses amis. Ces événements le marqueront pour la vie, il leur consacra un roman *Brennende Dörfer* – Villages incendiés – et ils décidèrent assurément de son engagement futur.

En 1908, se tint à Czernowitz la première Conférence internationale sur le yiddish « langue nationale » du peuple juif. Un mouvement en résulta, en faveur de l'emploi du yiddish dans la littérature et la pensée qu'animèrent des intellectuels comme Sholem Asch ou I.L. Peretz. Le jeune Katz adhéra à ce mouvement qui fut le deuxième facteur de son militantisme. Entré à l'Université de Vienne en 1914, il soutient, en 1920, sa thèse de philosophie de l'histoire sur l'histoire du peuple juif en Allemagne au cours du XIVe siècle. Entre temps, la

Révolution d'octobre et la tentative de république des Conseils à Vienne (1918-1919) enthousiasme le jeune homme qui rejoint le Parti communiste d'Autriche (KPÖ).

Entre 1920 et 1923, il voyage aux États-Unis ; à New York, Katz écrit dans le journal communiste en yiddish *Morgen Freiheit*. De retour à Vienne, il est journaliste à la *Rote Fahne* (Le drapeau rouge) du KPÖ avant de collaborer à la *Rote Fahne* de son homologue allemand KPD à Berlin où il réside en 1930 avec son épouse Bronia et leur fils Friedrich né en 1927, qui sera des années plus tard à Mexico l'un des meilleurs biographes de Pancho Villa. C'est à Berlin qu'il se lie à David Bergelson, journaliste comme lui à la *Rote Fahne* et grand écrivain yiddish.

L'arrivée au pouvoir d'Hitler pousse les Katz à se réfugier en France à Paris. Leo collabore au quotidien yiddish que fonde le 1<sup>er</sup> janvier 1934 la section juive de la MOI : la *Naïe presse*. Mais en 1936, quand éclate la guerre civile en Espagne, il se voit confier par l'Internationale communiste une mission périlleuse : acheter des armes pour la République confrontée d'un côté au soulèvement franquiste et, de l'autre, à l'embargo que la France et l'Angleterre imposent à l'Espagne.

Leo Katz est en liaison avec

Alejandro Otero, sous-ministre républicain aux armements. Il se déplace dans toute l'Europe et aux États-Unis. Il réussit à pousser la Turquie à commander 50 avions au Canada, lesquels seront détournés vers l'Espagne. Sa mission le contraint de négocier avec les mafias jusqu'à New-York. Grâce à lui, le PCF peut contourner l'embargo international et livrer aux Républicains de précieuses cargaisons d'armes.

Le secret finit par



Les antifascistes allemands Anna Seghers et Bodo Uhse à Mexico dans les années 40



Die Rote Fahne (Le drapeau rouge) organe du KPD - En titre : Contre la honte du pogrom des Juifs édition spéciale 1938



Leo Katz (à dr), son épouse Bronia et leur fils Friedrich dans les années 50

être percé par la police française et les Katz sont expulsés de France en 1938. Ils rejoignent New-York mais le gouvernement américain les

refoule en raison de leur engagement communiste et des liens de Léo avec la mafia. C'est Mexico qui les accueillera. Des réfugiés antifascistes allemands et autrichiens s'y trouvent déjà, dont les écrivains Anna Seghers, Bruno Frei, Ludwig Renn, Bodo Uhse.

Leo se joint à eux. On y trouve beaucoup de Juifs communistes dont Egon Erwin Kisch, un des fondateurs du KPÖ. Tous ensemble ces antinazis vont publier des journaux en allemand, animer des comités de secours aux réfugiés. Avec les comités *Freies Österreich* et *Freies Deutschland* (Autriche libre et Allemagne libre), Léo Katz fonde une maison d'édition en 1942 : *El libro libre* (Le livre libre). Il

fonde également et dirige un périodique *Tribuna Israelita*, et écrit un nouveau roman publié en espagnol et en yiddish : *Totenjäger* - Les chasseurs de la mort - (Mexico 1944), premier écrit sur le génocide.

Après la guerre, les Katz s'installent en Israël où ils éprouvent des difficultés à vivre et finissent par retourner à Vienne. Là, Leo milite à nouveau au KPÖ reconstitué et devient directeur de son journal *Volksstimme*. Il écrit des livres pour enfants et de nouveaux romans publiés à Berlin-Est.

Leo Katz est mort à Vienne en 1954 à l'âge de 62 ans. Sa vie entière aura été consacrée à la Révolution, à l'internationalisme et à sa langue : le yiddish. ■

[1] un *tsadik* (yiddish) : un sage.